

## LE ROMAN HISTORIQUE

Les observations sur la façon de transmettre des éléments historiques d'un roman permettent de distinguer le roman historique d'un autre genre, toujours à défaut de le définir clairement. Cette distinction n'est pas tant au niveau de la transmission même du récit puisque le roman historique se communique, comme tous les textes, par l'intermédiaire du langage. Il n'y a pas nécessairement de différence entre sa forme narrative et celle du roman policier ou de science-fiction. Chaque texte est amené à transmettre, page par page, les informations qui composent les macrostructures du récit. Qu'il s'agisse d'un texte de *fantasy* ou d'horreur, le lecteur composera une *fabula* et sera amené à faire des promenades inférentielles. La différence, si différence il y a, serait sa frontière avec le réel. Lorsque le lecteur débute le récit, avec l'image de son monde, construite à l'aide de sa compétence encyclopédique et prêt à actualiser la structure et les règles de son univers, il est prêt, en soi, à changer moult éléments pour s'adapter aux concepts d'un récit de *fantasy*, mais pour ce qui est du roman historique, la proximité qu'il a avec l'univers en vient à altérer la possible actualisation. Le décalage entre le monde de la fiction et le monde réel est moins conséquent que dans la *fantasy*, mais tout aussi nécessaire à prendre en considération lors de la lecture. Le lecteur du roman historique peut connaître davantage l'histoire représentée par le texte que son auteur et se former une *fabula* plus précise que ce que l'auteur aurait pu l'imaginer. Ce même lecteur peut également comprendre les erreurs historiques et les pardonner à son Auteur Modèle, sachant qu'il connaît sans doute davantage le contexte que celui-ci. Un

lecteur qui s'y connaît sans toutefois prétendre au titre d'expert en la matière saisirait les éléments de l'histoire employés par le roman historique et actualiserait sa *fabula* de son mieux. Toutefois, le lecteur ignorant n'aura pas cette faculté. À l'inverse du roman de *fantasy*, qui bâtit son monde, la fiction historique cherche à faire reconnaître grâce à ses *suggestions*.

Le roman historique diffère dans sa volonté d'être historique pour son lecteur. Si l'on prend exemple d'un lecteur qui ignore tout de l'histoire racontée par le texte, sa compétence encyclopédique serait trop limitée pour *reconnaître* les éléments historiques, mais il actualiserait tout de même le récit et finirait par se faire l'idée d'une *fabula*. Cependant, cette dernière serait loin de ce que l'auteur souhaitait initialement. Avec la limite qu'est la *suggestion*, qui ne permet de dire l'objet, mais contribue plutôt à guider le lecteur vers celui-ci, le roman historique est amené à prendre de multiples éléments possédant une charge historique dans l'optique d'en faire *résonner* le savoir chez le lecteur. Si le lecteur *reconnait* la charge historique d'un de ces objets, la référence du texte peut alors être comprise et validée par le lecteur, puisqu'il a, comme Dufays l'a indiqué, en sa possession les éléments requis pour structurer la cohérence du sujet.

Peut-être que le roman historique suggéré par Lukács est la véritable forme du genre, ou peut-être n'est-ce finalement qu'un roman réaliste dans lequel l'auteur veut insérer l'illusion historique. La fonction de partager le passé est ce qui rapproche les définitions de Lukács et de l'Historical Novel Society. C'est cette volonté d'offrir un aspect historique qui mène l'auteur à *suggérer* et à penser à son lecteur. Dans le but que l'histoire de son objet soit

actualisée dans la *fabula* de son lecteur potentiel, l'écrivain peut créer plusieurs Lecteurs Modèles, en guise de stratégie. Le roman historique se distinguerait par l'importance attribuée par l'auteur à la visibilité de l'aspect historique. Néanmoins, la *suggestion* est-elle unique au roman historique ou tous les romans font-ils finalement appel à des éléments historiques ? Un film de Tarantino renvoie toujours à l'histoire du cinéma, offrant des pistes de lecture différentes, sans être pour autant un récit historique. Un roman de *fantasy* renvoie à l'histoire du genre, et la mythologie renvoie à l'histoire de la mythologie. Les champs de connaissance du lecteur font qu'un texte peut sembler historique pour lui, si c'est ce à quoi sa *fabula* le conduit à croire.

## NOTE D'ÉCRITURE

Mes recherches au sujet du roman historique ainsi que ma lecture d'Umberto Eco ont influencé la rédaction de ma création littéraire par rapport aux stratégies employées pour transmettre les éléments historiques du récit. L'écriture de ce court roman s'accompagnait d'un défi lié à la contrainte d'espace. Plusieurs récits historiques fictionnels s'étalent sur plusieurs centaines de pages, comme les *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar ou les récits en multiples volumes de Ken Follett. *L'Épopée d'un Varègue*, dans le format de ce mémoire, se devait de faire moins d'une centaine de pages, ce qui limite le nombre de *suggestions* possibles. Là où Robert Lyndon peut décrire, en plusieurs pages, les armures des mercenaires au service de l'Empire byzantin dans *Le Feu divin* ainsi que le fonctionnement des technologies militaires découvertes par les Grecs, mon récit, qui se déroule quelques années avant le sien, n'a pas cette possibilité.

C'est ce défi de transmission que représente à la fois la narration du sujet historique et la façon concise dont le récit devra être raconté au lecteur qui a orienté la première partie de ce mémoire. Ce segment théorique a servi à explorer ce qui rend la narration du roman historique particulière, mais surtout à analyser la création d'un Lecteur Modèle. Pendant l'écriture de *L'Épopée d'un Varègue*, il m'a donc fallu imaginer un lecteur hypothétique qui ne connaît rien de l'époque dans laquelle se déroule l'action du récit, ni les lieux dans lesquels les personnages gravitent, voire leurs cultures. Il m'a fallu réfléchir à ce qui devait être partagé à ce lecteur pour l'orienter dans sa lecture et aux stratégies à mettre en place pour y

arriver. Avec l'idée que mon roman historique fictionnel ne peut dire le « vrai » explicitement, il m'a fallu prendre conscience de ce que mon récit allait *suggérer* à ce lecteur et comment cela allait *résonner* en lui. Le récit en vient alors à incorporer à même la narration la tâche de présenter les actions d'un Scandinave dans une terre potentiellement inconnue de son lectorat. L'idée de reléguer la narration du récit de Thorir, le personnage principal de *L'Épopée d'un Varègue*, à un narrateur intradiégétique qui doit raconter les aventures du Viking à un public méconnaissant des lieux où se déroule l'histoire provient directement de cette problématique. Là où la compétence encyclopédique du Lecteur Modèle ne suffit pas à créer une cohérence entre les divers éléments *suggérés* par le texte, celle des personnages qui écoutent le récit du narrateur se retrouvent potentiellement dans la même situation. Le récit n'écarte toutefois pas le possible lecteur qui connaît les événements et les lieux décrits dans le roman. Les déformations de certains éléments historiques par le narrateur intradiégétique, causées par son acolyte, ont été pensées pour ce Lecteur Modèle en particulier. Cette stratégie a été mise en place pour que le lecteur connaisseur puisse observer l'écart qui se forme entre la réalité et la fiction tout en le plaçant en décalage avec l'auditoire du narrateur intradiégétique plutôt qu'à leur niveau.

En soi, la lecture d'Umberto Eco et l'approfondissement de mes connaissances par rapport aux stratégies de coopération entre le récit et le lecteur m'ont permis d'ajuster le texte pour rendre ces deux lectures possibles, tout en restant le plus fidèle au sujet historique. Ce pari se transpose dans le récit, dans ses personnages, puisque, comme on l'a dit, l'auditoire du narrateur intradiégétique est à l'image du Lecteur Modèle ignorant. Le conteur, lui, prend la place de l'écrivain qui se doit de trouver une stratégie pour transmettre l'histoire, tandis

que l'acolyte joue le rôle de celui qui connaît le récit et qui peut combler les trous dans ce dernier.

# **L'ÉPOPÉE D'UN VARÈGUE**

## CHAPITRE I

Une voile rouge scinda l'horizon, à l'aube. Elle était gonflée par un vent de l'est, et se jumelait à la lumière qui tapissait l'eau sombre d'un jaune radieux. Le bâtiment qu'elle tirait se dissimulait dans l'embrasement de la mer et dans la clarté du jour naissant. Bientôt, la voile elle-même se laisserait engloutir par le spectacle du Soleil levant. Néanmoins, Bjorn, qui s'assoit chaque matin sur un banc non loin de sa demeure, eut le temps d'observer le vaisseau à l'horizon. Avec toutes ses années à s'installer sur son siège dès les premières lueurs du jour, après tout ce temps à scruter le parcours des navires, il en vint à développer un œil si perçant que même la plus petite tâche ne parvenait pas à lui cacher ces détails. S'il se trouvait quelque part sur les eaux un vaisseau qui correspondait à celui qu'il cherchait du regard depuis tant d'années, il le verrait. Rien ne saurait lui faire manquer le retour de son ancienne embarcation. Du haut de sa colline surplombant sa plage, il apercevait les commerçants qui empruntaient la route vers la Rus de Kiev et ceux qui en revenaient. Il compatissait avec les navires des pêcheurs qui traversaient la mer et qui se lançaient dans une longue journée de labeur. Il en oubliait parfois le monde qui l'entourait, hypnotisé par le va-et-vient des marins.

« Toujours pas de voile bleue à l'horizon ? »



Bjorn sursauta en entendant la voix de son fils, le dernier de ses enfants encore dans sa demeure. Le vieil homme le reconnut à son ton acerbe. Svern essayait tant bien que mal de dissimuler ses sentiments envers son père, mais son intonation ne cessait de le trahir.

« Non, seulement une rouge et les pêcheurs habituels, pour l'instant. Pars sans moi, je te rejoindrai quand mes os le voudront bien. »

Svern continua son chemin vers la plaine, où un troupeau de moutons attendait son berger. En cours de route, il jeta un rapide coup d'œil vers la mer, sans voir le moindre indice qui suggérerait la présence d'un bateau, et encore moins d'une voile rouge. Il secoua la tête, puis se concentra de nouveau sur son trajet. Bjorn, quant à lui, essaya de repérer à nouveau le vaisseau, mais le soleil avait cessé d'être la créature timide qu'il était au réveil et irradiait maintenant de toutes ses flammes. Bjorn s'aveugla presque dans son obstination. Il resta sur son siège encore un peu, le temps de maugréer contre le sort, son enfant, ses autres fils. Il allait enfin se lever, mais ce fut au tour de son petit-fils de le faire sursauter. Celui-ci bondit à ses côtés sur le banc. Malgré les taches de lumières causées par le soleil qui brouillait sa vue, Bjorn reconnut son petit-fils par son entrain.

« Qu'avons-nous sur les mers, aujourd'hui ?

— Je ne le vois plus. En fait, je ne vois plus rien actuellement, mais il y a un bateau à la voile rouge qui revient du golfe de Finlande.

— Penses-tu que Thorir a changé la couleur de la voile ?

— J'aimerais le savoir, mais dis-moi, aperçois-tu le navire dont je parlais, et où se dirige-t-il ?

— Eh bien...

— Tu le vois ?

— Oui ! Et il vient vers notre plage, je crois. Ça doit être Thorir ! »

Se pouvait-il que ce soit réellement le cas, se stupéfia Bjorn, aux dires de son petit-fils. Et il avait fallu qu'il se brûle la rétine à ce moment précis ! Il perdit de précieuses minutes à attendre que sa vision lui revienne entière, alors qu'il aurait pu préparer la maison, dépêcher la nouvelle à son fils cadet parti avec le troupeau, voire à son second fils, en Norvège !

« Tu es sûr qu'il vient par ici ?

— Je crois, oui. Tu m'as déjà montré l'itinéraire des marchands en route vers Gotland ou vers le Danemark, mais le bateau pique tout droit entre les deux, vers nous. »

Se pouvait-il que, dix ans après son départ, Thorir revienne enfin ? Il ne parvenait pas à y croire. Après tant d'années, il ne voulait pas se laisser aller à tant d'espérance ; mais, malgré sa volonté, il ne parvenait pas à empêcher son cœur de s'emballer. Revoir son fils aîné était son seul souhait depuis son départ. Il s'était imaginé un millier de fois leurs retrouvailles lors de la dernière décennie. Il rêvait de pouvoir lui dire combien il s'en voulait de l'avoir laissé partir seul, pour ensuite lui parler de ses frères, de la vie qui s'était écoulée. Il repensait à cela pour une énième fois tandis que la vue lui revenait.

Il aurait souhaité rester aveugle.

Ses espoirs de revoir Thorir débarquer de son navire marchand s'estompaient au même rythme qu'il récupérait son acuité visuelle. Il n'y avait pas de Thorir dans l'embarcation qui s'approchait de ses terres. Il s'y trouvait plutôt un groupe d'hommes bien trop armés pour se faire passer pour des marchands ou l'escorte d'un homme assez fortuné pour s'en offrir au vu de leur organisation. Non, Bjorn en était convaincu, il s'agissait d'un navire de guerriers et sa venue sur ses terres ne signifiait rien de bon.

« Je ne crois pas que ce soit Thorir, petit. De la visite, pour sûr, mais pas Thorir. Pour tout dire, je ne me sens pas à l'aise d'accueillir ces hommes seul. Va chercher Svern ! Non, rejoins-le plutôt ! Et dis-lui d'aller chercher les voisins.

— Mère est à l'intérieur, elle ne peut pas t'aider, elle ?

— Ne discute pas ! Dépêche-toi de rejoindre ton père ! »

L'enfant essaya d'ouvrir la bouche une seconde fois, mais Bjorn l'arrêta d'un geste. Le vieil homme regarda son petit-fils détalier en direction des moutons, au loin. Il se leva enfin de son banc pour avoir une meilleure vue sur le navire en approche. Il remarqua l'aigle jaune à deux têtes brodé sur la voile, mais ne sut l'associer à aucune nation, à aucun explorateur, à rien de ce qu'il connaissait. Voilà que les autres peuples, pillés par les Vikings d'antan, se lancent eux aussi dans l'aventure ! pensa Bjorn. Il pourrait rester là longtemps, debout, à observer ce navire de guerriers s'approcher de sa plage. Il en vint même à croire que cela serait pour le mieux. Il était vieux, sans trop de buts sinon d'attendre que le temps

passé, il n'avait qu'à rester là, attendre que ces brigands atteignent sa plage, et patienter, pour une dernière fois. Svern allait bientôt être averti par son fils et il comprendrait la situation. Il ne reviendrait pas avec les voisins pour défendre leurs terres. Il n'avait jamais montré d'intérêt pour celles-ci, bien qu'il héritât du lourd fardeau de succéder à son père en l'absence de Thorir, l'ainé, et du départ de Fharir, le cadet, pour la Norvège. S'il revenait ici pour combattre les pillards, cela ne serait que pour protéger sa femme. Alors, autant dire à cette dernière de prendre la fuite et rejoindre son amant, se dit Bjorn. Il sauverait davantage de vies, et il n'aurait pas à s'humilier au combat s'il agissait ainsi. Ses jeunes années où il était suffisamment fringant pour prétendre se battre contre des pillards étaient depuis longtemps révolues. Il se dirigera vers sa maison, prêt à dire à la femme de Svern d'abandonner le foyer familial, d'emporter leur maigre bourse avec elle et de se bâtir une vie ailleurs, comme Svern le désirait tant.

Toutefois, il y avait Thorir. Sans Thorir, il aurait sans doute accepté de suivre son fils cadet en Norvège, comme sa femme l'avait fait. Il aurait très certainement vendu ses terres pour offrir à Svern l'avenir qu'il désirait vraiment. Il avait, néanmoins, promis à son fils aîné qu'il l'attendrait à son retour. Cela faisait déjà une décennie qu'il était parti. Bjorn n'avait pas vraiment espoir de le revoir un jour, mais si jamais, contre toute attente, la voile bleue du navire de Thorir traversait le golfe de la Finlande pour se diriger, comme le faisait en ce moment même le navire à la voile rouge, vers l'ancienne terre de sa famille, et que cette dernière ne s'y trouvait plus, de quoi Bjorn aurait-il l'air ? Et de quoi, songea-t-il, avait-il l'air actuellement, à offrir ses terres, sans la moindre opposition, au premier groupe de pillards venu ? Il n'y tenait pas au point de sacrifier la vie de sa famille, mais il ne saurait la

désertier maintenant qu'il repensait à Thorir. S'il devait protéger sa plage, ce n'était pas pour lui, ni pour l'héritage qu'il offrirait à Svern, mais pour que Thorir retrouve un jour les siens.

Plutôt que de le diriger vers la chambre de la femme de Svern, ses pas le menèrent devant l'âtre du foyer. Il y avait, suspendu sur la pierre, son ancienne épée et son écu. Sa lame devait être aussi rouillée que son propriétaire, mais, faute de mieux, les deux s'accommoderaient.

Alors que Bjorn s'équipait, le navire atteignit enfin la grève. Tout juste après que la coque eut frôlé le sable de la plage, les hommes se lancèrent en dehors de leur embarcation pour la hisser sur la terre. Tous s'affairaient à l'ouvrage, heureux de retrouver le plancher des vaches. Deux d'entre eux, pourtant, restaient dans l'embarcation. L'un était un combattant trapu, tapissé de cicatrices qui trahissaient son histoire. L'autre, svelte, n'avait que la barbe mal taillée pour rappeler aux autres qu'il était bien un homme. Ils regardaient tous deux d'un œil suspicieux la maison qui trônait au sommet de la colline surplombant la plage.

« Leur chaumière me semble abandonnée. Ne perdons pas plus de temps à décharger le navire et repartons ! » déclama le svelte.

Un de marins, qui entendit les propos de l'homme, ne put s'empêcher d'émettre son propre commentaire.

« Chef, après tout ce voyage, la moindre des choses, ce serait d'aller vérifier. N'écoutez pas le conseil de Skorn et allez voir. On va s'occuper du navire. »

L'homme trapu soupira. « Voilà qu'un chef se doit obéir à sa troupe. Ah, quel grand chef je suis devenu » murmura-t-il à lui-même. Il agrippa une hache qu'il accrocha à une sangle de son dos puis il fit signe au maigrichon de le suivre avant de sauter du drakkar. Peut-être apprécierait-il lui aussi le confort d'une terre qui ne tanguait pas, pensa-t-il une fois que ses pieds touchèrent le sable de la plage. Il était, néanmoins, trop tiraillé par sa mission pour savourer l'instant.

« Vous partez avec cette hache ? demanda un des marins qui tiraient le navire sur la grève.

— Je ne vais pas là-bas pour combattre, alors, oui, répondit le Viking. Oh, et ne déchargez rien du bateau en mon absence ! »

Sur ce, les deux Vikings entreprirent leur ascension vers la maison ; mais, à mi-chemin, la mauvaise humeur du chef empira. Il venait de voir un vieil homme sortir de la maison.

« Ah ! Si au moins cette maudite chaumière avait pris flamme avant que l'on n'arrive ! Ou que ce vieil homme avait eu son dernier souffle, mais non ! Il faut qu'il soit là, bien vivant. En plus de ça, il ose nous attendre, armes en main ! Comme si cela changerait quelque chose ! Je n'ai plus espoir, Skorn. Si au moins tu étais parvenu à convaincre le reste de la troupe !

— Il ne semble plus trop fringant. Peut-être aura-t-il le temps d'avoir un malaise d'ici à ce qu'on ait gravi cette côte. »

Mais Bjorn survécut à l'arrivée des Vikings. Il se tenait debout, prêt à échanger quelques coups avec la menace qui s'approchait tranquillement. Il entendit les derniers propos de Skorn. Offusqué, il serra davantage la poigne de son arme. S'il ne représentait aucune menace pour le colosse, à en juger sa carrure et l'immense hache attachée à son dos, il pourrait, du moins, faire regretter ses dernières paroles à ce maigrichon. Il s'apprêta à lever sa lame pour défier l'insolent, mais ce dernier vit le geste venir.

« Détendez-vous ! fit Skorn à l'intention de Bjorn. Nous n'avons aucune mauvaise intention, bien au contraire !

— Alors que me voulez-vous ? demanda le vieil homme qui ne desserrait toujours pas la poignée de son épée.

— Êtes-vous Bjorn Thornson ? »

Il eut un moment d'hésitation. Bjorn restait circonspect. Se devait-il toujours de craindre pour sa vie ? Fallait-il relâcher la pression ? Il était si près de la fin, il l'avait même acceptée. Le colosse répéta sa question, mais l'esprit de Bjorn s'égarait. Il revint à lui lorsque Skorn se rapprocha de lui.

« Que lui voulez-vous, à ce Bjorn ? fit-il, en pointant le bout de sa lame en direction de l'homme.

— Nous devons lui transmettre un message de la part de son fils, annonça le chef à la place de son second.

— Il est arrivé quelque chose à Fharir ?

— Non, c'est Thorir qui nous envoie. »